

LOUKIA DROULIA

REFLETS ET RÉPERCUSSIONS
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN GRÈCE

Les travaux de recherche qui étudient le contact du monde occidental avec l'hellénisme révolutionnaire du début du XIX^e siècle se réfèrent ordinairement aux documents qui témoignent des sentiments divers et souvent contradictoires éprouvés sur place par les visiteurs –voyageurs, volontaires, chargés de mission et autres. De leur enthousiasme pour les Grecs que, avant de venir dans le pays, ils considéraient en règle générale comme les descendants de glorieux ancêtres, ils passaient souvent à l'indignation. Cela dépendait à chaque fois de la situation à laquelle ils se trouvaient confrontés: batailles héroïques ou actes sauvages noircissant l'éclat d'une cause juste et belle provoquaient, selon le cas, des descriptions enthousiastes, des jugements sévères ou des condamnations sans appel. Le contrecoup de ces premières impressions, mais également de celles qui suivirent, inscrites dans des textes divers qui circulèrent très largement en Europe occidentale, est bien connu. Rapports, comptes rendus, récits, mémoires, essais rédigés par des historiens, écrits d'inspiration romanesque, recueils poétiques, correspondances de journalistes, lettres ont conservé et diffusé ces témoignages, qui se signalent tantôt par leur point de vue subjectif, tantôt par un effort pour considérer les choses de façon plus objective. Ainsi cet enthousiasme est-il fondé, mais la déception et la colère se trouvent tout aussi justifiées, si l'on tient compte de la dure réalité que ces adorateurs passionnés de l'Antiquité, ces militaires de carrière, ces philanthropes engagés volontaires ou encore ces aventuriers de toute sorte à la recherche de moyens de survivre n'étaient pas le moins du monde préparés à affronter.

Pourtant, cette médaille a aussi un revers: le peuple grec –ses dirigeants politiques et militaires, ses représentants spirituels, le monde des villes et celui des campagnes–, cette mosaïque complexe composée de Grecs de la métropole et de ceux de la diaspora, avec des expériences et des vécus très divers, des niveaux d'éducation et de culture non comparables et, par suite, une capacité différente à saisir les événements et les comportements des étrangers en général, à les comprendre. Ce peuple grec, marqué par l'enseignement de traumatismes plus anciens, reçoit à nouveau, à la fois avec un très profond désir et une grande

méfiance, des "offensives" d'amitié et de protection qu'il a payées cher dans le passé. Que pensent ces gens, comment voient-ils tous ces éléments étrangers qui sillonnent leur pays pour, à ce qu'ils disent, leur porter assistance en ce moment suprême de leur restauration nationale? S'il nous est relativement facile de concevoir les réactions souvent mitigées des gens éduqués, de ceux qui ont la possibilité d'écrire leurs pensées et leurs sentiments, il n'en va pas de même pour ce qui est de la foule des autres. Tel mot ou telle expression fugitive peuvent néanmoins nous laisser entrevoir leur sentiment, naturellement plus difficile à interpréter si l'on veut rester proche de la réalité.

Ainsi, que l'expédition d'une armée française dans le Péloponnèse ait constitué un acte de philhellénisme ou une réplique à l'expansion russe en Méditerranée, qu'il se soit agi d'une entreprise philanthropique ou de l'installation de bases militaires dans la région et d'influence s'exerçant à travers le contrôle direct de l'armée grecque,¹ ce ne sont ni la politique officielle ni la diplomatie internationale qui retiendront notre attention. Ce ne sont ni les documents officiels échangés ni les traités signés qui constitueront les sources de notre recherche. Nous tenterons ici d'aborder la question de savoir comment les Grecs ont vu les étrangers, les Français notamment, à l'époque de la Lutte pour la libération en 1821, en prenant pour centre les missions françaises officielles. Comment et pourquoi les gens les ont-ils reçues ou rejetées, comment ont-ils été influencés par les éléments culturels nouvellement introduits ou les ont-ils intégrés?² Bien sûr, le récepteur ne définit pas seul ce rapport: il dépend également de l'émissaire, de son dynamisme, de sa volonté, de la façon dont il agit. Par-delà toute question d'extension commerciale et économique de leur sphère d'influence en Méditerranée orientale et du renforcement de leur position dans la solution du problème grec, les Français cherchaient également à étendre leur rayonnement culturel. L'éclat du *Grand Siècle* et, bien sûr, le prestige de la période napoléonienne n'étaient pas oubliés:

¹ Dans le cadre de sa politique extérieure et de son effort d'expansion vers les pays périphériques, la France avait souvent appliqué la méthode de l'organisation et de l'entraînement des armées étrangères, en acquérant ainsi une position de contrôle et d'influence. Le général Bonaparte lui-même avait cherché, en 1796, à être envoyé à Constantinople comme membre de l'équipe d'entraînement de l'armée ottomane (voir A.V. ASKENAZY, *Napoléon 1^{er}. Manuscrits de Napoléon 1793-1795 en Pologne*, Varsovie, 1919, pp. 105-109, document cité par Vassiliki PAPOULLA dans la revue *O Eranistis*, 13 (1976), p. 158), tandis que la même pratique, c'est bien connu, fut aussi mise en œuvre en Égypte. En ce qui concerne la Grèce, voir les remarques de Vassilis KREMMYDAS, "L'armée française dans le Péloponnèse (Contribution à l'histoire de la période de Capodistrias)" (en grec), *Peloponnesiaka*, t. XII (1976-1977), pp. 75-102.

² Je me hâte sur ce point de signaler l'opinion exprimée par Capodistrias relative aux soldats qu'il recherchait dans le "marché militaire" européen afin qu'ils aident à la lutte grecque; en les considérant aussi comme des porteurs de civilisation, il croit qu'ils pourraient transposer en Grèce "le bon ordre, l'industrie et les germes de la vraie civilisation". *Correspondance du comte J. Capodistrias, président de la Grèce, comprenant les lettres...*, publiées par E. A. BÉTANT, t. 1, Genève-Paris, pp. 202, 207. Cf. Despoina THEMELI-KATIPHORI, *L'intérêt français pour la Grèce dans la période 1828-1831* (en grec), Athènes, 1985, p. 47.

on peut dire qu'ils constituaient des modèles brillants qu'en héritiers de ces époques ils ambitionnaient de suivre et de restaurer, joignant à leurs visées économiques et politiques des buts culturels et éducatifs.³

Si nous ne distinguons pas, dans cette étude, expédition militaire et mission scientifique, c'est qu'il existe entre elles des recouvrements et des liens. La durée de leur séjour en Grèce est quasi identique; certains membres de l'une prennent une part active à la seconde, tandis que parallèlement d'autres Français, qui ne sont pas liés à ces expéditions de façon immédiate et officielle, en suivent à l'occasion les manifestations et les activités diverses ou y assistent. Certains ont même été intégrés de façon organique dans leurs travaux. Le corps expéditionnaire français de 14 000 hommes dirigé par le général Maison devait débarquer à Navarin en août 1828: la plupart d'entre eux réembarqueront huit mois plus tard, en avril 1829, laissant toutefois sur place une forte garnison sous les ordres du général Schneider pour garder, comme cela a été dit de façon officielle, les places fortes du Péloponnèse jusqu'à ce que la protection de la région soit totalement assurée. Le séjour de cette garnison se prolongera jusqu'en 1833, date à laquelle la venue du roi Othon est accompagnée de celle des corps bavarois. Entre-temps, des officiers français du corps expéditionnaire avaient été utilisés pour organiser l'armée grecque régulière. Ils demeurèrent en Grèce jusqu'à l'assassinat de Capodistrias, en septembre 1831. D'autres, appelés plus tôt par Capodistrias pour assurer l'entraînement d'officiers grecs du génie, prolongèrent leur séjour pour tenter d'achever les travaux entrepris: je veux parler, par exemple, de la triangulation et de l'établissement des cartes de la Morée puis des autres régions grecques.

Presque en même temps, en février 1829, la Mission scientifique française connue sous le nom de Commission scientifique de Morée était arrivée en Messénie sur la frégate *Cybèle*. Constituée de trois sections, Sciences physiques, Archéologie, et Architecture et Sculpture, elle avait pour but de collecter dans le Péloponnèse un matériel original très varié pour le présenter dans une série de publications analogue à celle que l'Expédition scientifique en Égypte avait fait paraître. Comme on le sait, cette Commission scientifique termina ses travaux en quelques mois. Toutefois, à ses sections se trouvaient intégrés, en raison de leur spécialité, des officiers du génie qui appartenaient au corps expéditionnaire ou qui étaient arrivés en Grèce plus tôt, en tant que volontaires ou comme invités du gouvernement grec. La présence française dans l'espace grec est donc à cette époque extrêmement forte, et pas seulement sur les champs de bataille. D'ailleurs, il n'est plus nécessaire de livrer bataille dans le Péloponnèse, puisque c'est alors que se réalise le départ des corps égyptiens, à l'issue d'accords préalables et de négociations diplomatiques. Cette vérité n'est cependant pas si

³ Amaury DUVAL, *Souvenirs (1829-1830)*, Paris, Plon, 1885, pp. 32-33; voir aussi J.-B.G.M.Bory de Saint-Vincent, *Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée, dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, Paris et Strasbourg, Levrault, 1836, t. I, p. XVIII.

évidente aux yeux du peuple, exténué par un long esclavage et une guerre d'extermination qui a duré sept années. Du reste, cela n'est pas si important. Pour l'homme simple, épuisé, à qui il n'est pas possible de suivre et de saisir les machinations de la diplomatie internationale et les enchevêtrements mouvants d'intérêts, l'expédition française, l'occupation de la Morée apparaissent comme des messages optimistes de liberté, et c'est avec gratitude que l'on chante les louanges du roi Charles X.

Gratitude: un mot qui revient sans cesse sur les lèvres et sous la plume des Grecs, indépendamment de la question de savoir s'ils saisissaient les jeux diplomatiques et les approuvaient, ou s'ils étaient influencés et entraînés par des apparences qu'ils n'étaient pas bien en mesure d'analyser. Car il ne faut pas oublier que peu auparavant, juste trois ans plus tôt, la politique officielle française avait conforté Mohamed Ali d'Égypte dans la vision qu'il nourrissait d'étendre sa domination, de la rendre indépendante et, en annexant le Péloponnèse, de faire de la Méditerranée orientale "un lac intérieur", même si cela devait se réaliser au détriment de la Grèce.⁴ N'oublions pas non plus que des officiers français entraînaient l'armée égyptienne et lui donnaient des directives, au moment précis où leurs confrères étaient appelés à chasser Ibrahim Pacha du Péloponnèse, le même Ibrahim à qui le général Maison fait honneur en l'invitant à passer en revue le corps expéditionnaire français!⁵ Au moment précis également où d'autres, comme nous l'avons déjà dit, avaient été appelés à assurer l'entraînement de l'armée régulière grecque récemment formée et à

⁴ À l'encontre de la politique officielle de la France, certains Français philhellènes contribueront en 1825 aux efforts pour constituer une coalition gréco-égyptienne qui renforcerait en même temps l'influence française en Méditerranée; voir à ce sujet Spyros D. LOUKATOS, "Tentatives de coalition gréco-égyptienne contre les Turcs vers le milieu de la résurrection grecque nationale", *Péloponnésiaica*, t. VII (1969-1970), pp. 187-233. Dans ce travail est analysée la lettre assez connue de Jourdain (*Mémoires*) adressée à Ibrahim Pacha, ainsi que celle du colonel Fabvier à un ami, officier français dans l'armée d'Ibrahim, où l'on fait remarquer l'impossibilité de l'expédition des Égyptiens malgré la condition déplorable des Grecs. "Des hommes mal instruits, note Fabvier, vous auront peut-être fait une peinture inexacte de la situation de ce pays. Elle est loin d'être belle en apparence; mais, au milieu des désordres inséparables d'une si récente émancipation, il y a chez tous une force de volonté que rien ne pourra vaincre. Croyez ce que je vous dis, je connais le fond des choses. Et rappelez-vous que jamais la France n'a été plus forte qu'au milieu de cette anarchie, qui la faisait croire faible aux yeux des étrangers", *ibid.*, p. 232. Cette copie, inédite et sans signature, de la lettre que Fabvier avait envoyée ultérieurement à Jean Capodistrias pour son information se trouve aux Archives Générales de l'État, Secrétariat Général, dossier 74, 24-27 mai 1828.

⁵ Je signale ici le cas d'Amable Péliissier, tel que l'ont mis en relief les travaux récents de Valentine TSELIKA, "Journal manuscrit d'Amable Péliissier, concernant la bataille navale de Navarin" (en grec), communication lue au Symposium d'Art et d'Histoire, Monemvasie, 24 juil. 1993, et de Leonora NAVARI, "Servant of Two Masters? Amable Péliissier in Greece, 1827-28", in: *Mani. Témoignages sur l'espace et la société – Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e s.)*, Actes de Colloque, Limni, Aréopolis, 4-7 nov. 1993, Institut de Recherches Néohelléniques, FNRS, Athènes, 1996, pp. 295-304.

organiser l'École Militaire (*Scholé Evelpidôn*).⁶

Ainsi, bien que les militaires français se rendent compte avec mécontentement qu'ils n'ont aucun rôle essentiel à jouer sur la scène de la guerre, sur le théâtre de l'absurde dirions-nous aujourd'hui – à part une seule petite exception: les événements de Patras et du Fort de Rion où ils rencontrèrent une certaine résistance de la part des Turcs –, bien qu'ils se plaignent du comportement des Grecs à leur égard, ils interviennent, involontairement ou volontairement, de plus en plus dans la vie quotidienne du peuple grec: ils coexistent avec lui et le fréquentent inévitablement. Car, comme lui, ils doivent d'abord faire face aux problèmes très aigus de l'existence de tous les jours, à des vicissitudes diverses, aux maladies qui les déciment. Mais précisément, à travers la manière dont ils affrontent ces problèmes dans le cadre de leur propre mission, ils laissent parallèlement leur empreinte sur les affaires sociales et culturelles du pays, contribuant de la sorte au processus civilisateur. Bien sûr, il n'est pas facile d'évaluer à son juste prix cette contribution. Tout dépend, d'ailleurs, du point de vue que l'on adopte à chaque fois. La présence des Français dans le Péloponnèse fut-elle vraiment négative? Répondait-elle réellement, comme on l'a soutenu, à "des visées colonialistes et rapaces de la politique française"?⁷ Ou peut-on dire qu'en dépit des symptômes négatifs, quels qu'ils aient été, la "réception" fut positive? Il n'est pas facile de répondre à ces questions, car les témoignages de l'époque sont variés et souvent contradictoires. Pour connaître le climat d'alors, il est donc utile d'aller glaner, surtout dans la presse quotidienne et les souvenirs personnels de témoins oculaires, des renseignements et des données capables d'éclairer le problème.

La mission du corps expéditionnaire français fut considérée avec enthousiasme et soulagement par le peuple grec. La foule se massa pour l'accueillir, puis, là où il passait, le général Maison était salué comme un libérateur. De même que le départ du corps avait fait naître, à Toulon, des manifestations enflammées de philhellénisme et des compositions poétiques, son arrivée à Navarin fut source de joie et d'inspiration pour les Grecs. En plus des informations politiques et diplomatiques, les journaux du pays republièrent alors des chants français philhellènes et enthousiastes, soit accompagnés de leur traduction en grec, soit simplement traduits en langue archaïsante;⁸ de nouvelles compositions originales portant aux nues le soutien des Français dans le combat de libération vont

⁶ Pour le rôle du capitaine Pauzié, voir Const. L. KOTSONIS, "École militaire centrale (Evelpidôn) – Premiers examens, octobre 1829" (en grec), *Gratification amicale à Tassos Ath. Gritsopoulos, Péloponnésiaica*, t. VI (1985-1986), pp. 273-294.

⁷ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 100.

⁸ *Journal général de la Grèce*, n° 67, 3^e année, 12 sept. 1828, "Chant de départ pour la Grèce", signé CSUF, suivi d'une libre traduction grecque, en prose et en vers, à la feuille suivante; n° 68 (15 sept. 1828), "Chant des Français qui ont fait campagne en Grèce" (traduit en vers du français par K[=C].K.) (il s'agit manifestement de Const. Kokkinakis qui a aussi composé un dialogue en vers, voir note suivante); *ibid.*, n° 77, 3^e année, 17 oct. 1827, "Chant de patriotisme et de reconnaissance d'un jeune

maintenant faire leur apparition.⁹ Une question qui préoccupa beaucoup les dirigeants politiques, mais également l'opinion publique, était le désir de voir les Français se charger de la libération d'autres parties de l'espace grec, l'Eubée et la Grèce Continentale. Ce souhait était partagé par Maison qui cherchait avec insistance à intervenir de façon militaire, à donner, somme toute, un sens véritable à son expédition.¹⁰ Et le roi Charles X lui-même, avant que ses alliés aient pu réagir, en avait un moment pris la décision. Une ode composée par un Grec "d'Athènes" exprime l'espoir des Grecs et la tentative entreprise par le gouvernement pour persuader les Français de se charger d'opérations militaires en dehors du Péloponnèse.¹¹ S'adressant au général Maison qu'il compare au Titus de la nouvelle Rome, l'auteur l'invite, avec les "instruments de liberté" –ses collaborateurs–, à parachever leur œuvre en libérant aussi Athènes:

"Du temple de la liberté/Que vous avez élevé en Grèce/Hélas, les propylées restent en dehors!/Des pieds barbares dansent là-bas/Au cliquetis de leurs armes odieuses."

Et il termine:

"Ne pars pas, non, avant d'avoir au Théséion/Reçu le symbole de la paix,/Le rameau de l'olivier autochtone."

D'autres textes de remerciements qui expriment une "gratitude éternelle" à la France sont publiés dans la presse quotidienne ou conservés dans des collections d'archives,¹² tandis que les réjouissances organisées à Méthoni le jour de la fête du roi Charles 1^{er} et les discours de reconnaissance prononcés lors du départ des troupes françaises de Maison sont décrits par le menu.¹³ On trouve plus tard

Hellène", signé E... de V...ve [Eugène de Villeneuve], dont la traduction en prose fut publiée dans la feuille suivante du journal, n° 78, 20 oct. 1828.

⁹ *Journal général de la Grèce*, n° 73, 3^e année, 3 oct. 1828, "Embrassement de la Grèce". Dialogue versifié par C. KOKKINAKIS. Les personnages du dialogue sont la Grèce, Minerve, le chœur des Français. *Ibid.*, n° 75, 10 oct. 1828, "Chant du retour à la patrie, à l'arrivée des troupes victorieuses expéditionnaires françaises, en mètre sapphique", par Philippe J.[ean] de Thessalie.

¹⁰ De même que ses soldats qui s'impatientaient de cette inertie martiale. Une expression caractéristique de ce mécontentement constitue le poème d'un sous-officier français qui avait l'intention de le publier dans un journal français, le *Courrier d'Orient*, édité alors par Maxime Raybaud à Patras; comme refrain des onze strophes il y avait ce vers: "Avez-vous jamais vu la guerre?", cf. J. MANGEART, *Souvenirs de la Morée pendant le séjour des Français dans le Péloponnèse*, Paris, 1830, pp. 214-217.

¹¹ *Journal général de la Grèce*, n° 26, 4^e année, 30 mars 1829, "Chant pour l'Expédition française dans le Péloponnèse, de la part d'un Grec d'Athènes" (en grec).

¹² Voir à titre indicatif le "Discours de gratitude" (en grec) de J. LÉONIDIS, Égine, 26 avr. 1829 (*Journal général de la Grèce*, n° 43, 4^e année, 4 mai 1829), ou le "Discours prononcé devant Son Excellence le maréchal marquis Maison, patricien de France, etc., par Madame Efrossyni Skoufou et au nom des femmes grecques" (en grec). Le texte de ce Discours se trouve aux Archives Nationales de France (156 AP III dos. 4) et fut publié dans l'ouvrage de Xení BALOTI, *Maison, un grand philhellène* (en grec), Athènes, Elliniki Evroekdotiki, 1993, pp. 225-226. Un poème français intitulé "Les adieux des Grecs aux soldats français" de J. BONNAREL, provenant du même fonds, y est aussi publié.

¹³ *Journal général de la Grèce*, n° 79, 4^e année, 23 nov. 1829, pp. 311-312, rapport "De Méthoni, 25 octobre".

aussi des descriptions analogues de festivités à l'occasion du départ du général Schneider. Le récit du Français J. Mangeart, qui se réfère à la pratique courante dans les écoles, complète encore l'image des expressions de "gratitude". Ce mémorialiste a eu à maintes reprises l'occasion d'observer les habitudes scolaires à Patras. Il rapporte qu'à la fin des cours les élèves étaient incités par leur maître à réciter une prière pour la longue prospérité du libérateur des Grecs, le roi Charles X.¹⁴ Prière qui, semble-t-il, était également chantée par le clergé dans les églises, ce qui peut sembler paradoxal si l'on songe à la forte opposition religieuse entre orthodoxes et Église catholique romaine.

Qu'exprimaient donc toutes ces festivités? Étaient-elles dirigées en sourdine par la classe politique pour des raisons d'intérêts, comme on l'a soutenu,¹⁵ ou exprimaient-elles réellement les bonnes dispositions de la population locale? Utiles bien sûr au maintien du moral, elles reflétaient le sentiment général qu'inspirait la contribution des Français à la libération finale du Péloponnèse, sans que cela signifie qu'il n'existe pas de témoignages du comportement opposé. Les Français eux-mêmes vont souvent noter dans leurs écrits l'attitude négative des Grecs à leur égard: "Nous leur sommes aussi odieux qu'Ibrahim", note Cavaignac,¹⁶ tandis qu'un autre officier français notera dans une lettre que les Grecs ne voyaient dans l'armée française que quelques consommateurs de plus.¹⁷

Fréquente était l'accusation d'avarice portée contre les commerçants de tout acabit qui couraient les ports, et encore plus fréquente celle qui stigmatisait l'ingratitude des Grecs envers leurs libérateurs, leur paresse, leur manque de mémoire, leur indifférence enfin vis-à-vis de la liberté qu'ils avaient acquise. Naturellement, les conséquences d'un long esclavage ne sont pas chose facile à comprendre. Gratitude-ingratitude: ces termes reviennent sans cesse des deux côtés, illustrant de façon essentielle les divers points de vue et mentalités en présence.

Gratitude pour la restauration des places fortes détruites de la Morée. L'administration militaire française y avait veillé afin d'y loger ses hommes, mais également parce qu'elle pensait assurer de la sorte la liberté récemment conquise de ce nouveau petit État. Gratitude également pour la sollicitude avec laquelle seront combattues les maladies, si ce n'est que, dans ce domaine, les soins prodigués par les étrangers ne suffisaient pas: encore fallait-il que le peuple en saisît l'importance et se persuadât d'accepter les mesures préventives. La "réception" se heurte donc ici à des inhibitions mentales. Il est nécessaire de préparer les esprits, d'expliquer aux gens. Commentant la nouvelle publiée dans

¹⁴ J. MANGEART, *op. cit.*, p. 134.

¹⁵ Cf. Kyriakos SIMOPOULOS, *La Grèce de '21 vue par les étrangers* (en grec), t. 5, 1826-1829, Athènes, 1984, p. 464.

¹⁶ Eug. CAVAIGNAC, "Expédition de Morée (1828-1829)", *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1897, p. 59.

¹⁷ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 97.

le *Journal général de la Grèce* (n° 9, 1831) selon laquelle

"le maréchal de camp Schneider, administrateur des troupes françaises du Péloponnèse, a offert à notre gouvernement une vaccination antivariolique envoyée à sa requête par le ministre de la Guerre de son pays, et le gouvernement [...] immédiatement pris les mesures nécessaires à la diffusion de ce moyen préventif sur tout le territoire",

le maître Jean Kokkonis, initiateur de l'enseignement mutuel en Grèce, considère comme indispensable, pour se rendre plus persuasif, de recommander au peuple grec d'utiliser aussi ce vaccin en signe actif de gratitude envers le gouvernement et les Français.

"Le peuple grec, note Kokkonis, a le devoir de rendre abondamment grâce à la nation française pour tous les bienfaits qu'il en reçoit, et au gouvernement qui, lui aussi, se soucie de le protéger de la plaie désastreuse que représente cette maladie infectieuse. Il a le devoir de manifester sa gratitude à l'un et à l'autre bienfaiteurs par un acte, c'est-à-dire en recevant avec empressement ce cadeau. Nous espérons que tous nos compatriotes qui ont connaissance de la valeur de ce bienfait et se soucient de la santé publique inciteront avec insistance leurs concitoyens à faire vacciner sans crainte leurs enfants."¹⁸

"C'est avec gratitude que seront reçus au service de l'État grec les officiers et sous-officiers de toutes les armes du corps expéditionnaire."¹⁹

Avec satisfaction également seront reçus les membres de la mission scientifique qui

"est arrivée jusqu'aux rivages de la Messénie..., envoyée par le gouvernement français,"

comme le *Journal général de la Grèce* en informe ses lecteurs,

"pour faire des recherches sur tout ce qui est nécessaire pour compléter les connaissances de l'ancienne topographie, des ruines et des monuments artistiques conservés jusqu'à présent".²⁰

Je retiens ici la formule employée par le journal pour qu'apparaisse avec exactitude le vif intérêt manifesté pour les antiquités et leur importance pour les Grecs: les autres sciences, la géologie, l'histoire naturelle, l'hygiène, etc., ne semblent pas encore retenir leur attention. Ce qui intéresse avant tout, c'est de

¹⁸ *I Eginaia, Journal littéraire, scientifique et technologique*, publié une fois par mois par Georges APOSTOLIDIS KOSMITIS, n° 2, 15 mars 1831, p. 17. J. K.[okkonis] se hâte de présenter au journal *I Eginaia* (n° I, pp. 16-23, n° II, pp. 67-71) un résumé de toutes les références faites à cette maladie; sous le titre général *Sciences* et le titre spécifique *Médecine*, il publie un article intitulé "De la variole et de la vaccination" (en grec), dans lequel il ne néglige point de noter que ce vaccin "ne s'est fait connaître en Europe éclairée que vers le début du siècle dernier", grâce à Lady Montagu, épouse de l'ambassadeur anglais à Constantinople, qui en avait pris connaissance pendant son séjour là-bas.

¹⁹ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 87, où l'on trouve la publication d'un protocole secret, provenant du fonds Maison (13, dos. 3, 1/13 avril 1829), intitulé *Pro memoria*, signé en commun par Capodistrias et le général Maison.

²⁰ N°19, 4^e année, 6 mars 1829, p. 74.

faire connaissance avec l'héritage des Anciens, c'est le lien avec les ancêtres antiques: la première des nécessités est maintenant, pour la conscience publique, d'assurer la reconnaissance de l'identité nationale, de consolider l'espace géographique, d'éviter toute contestation de l'héritage culturel. Et les ruines antiques jouent un rôle important dans cette direction. Capodistrias a ordonné d'aider les Français dans leur tâche d'excavation. Cependant, il semble que dans certains cas les autorités locales n'ont pas suivi ces ordres de bonne grâce.²¹

Dès les années de la Lutte des Grecs pour leur libération, le Gouvernement provisoire s'intéresse de façon systématique à la sauvegarde des vestiges de l'Antiquité. Un article à ce sujet, stipulant l'interdiction de vendre et d'exporter des antiquités, sera inclus dans les décisions de la Troisième Assemblée Nationale de Trézène en 1827. Cet article, reconduit par la Quatrième Assemblée Nationale, sera amendé un peu plus tard pour satisfaire aux désirs de la Mission scientifique française,²² peut-être pour éviter que le peuple grec ne puisse sembler ingrat! Ses membres demandaient à emporter en France certaines des trouvailles archéologiques découvertes au cours de fouilles menées, entre autres lieux, à Olympie, suivant ainsi les directives de leurs supérieurs. Annonçant au général Maison l'envoi de savants en Morée et le plan des fouilles qu'ils avaient l'intention d'entreprendre sur le site antique d'Olympie, le ministre français de l'Intérieur considère comme juste

"que la France, dont les troupes de protection ont libéré la Grèce, soit la première à profiter de la richesse que le sol grec peut encore offrir à la science et aux beaux-arts".²³

Il est manifeste que la nation libérée qui s'efforçait de prendre la forme d'un État souverain ne s'était pas encore acquis le respect que lui devait la communauté internationale. Ainsi se poursuivait –et dans le cas présent, en position de force– l'active concurrence qui animait la collecte des antiquités. Elle s'était développée du temps de la domination ottomane sur cette région et constituait un trait caractéristique de l'ensemble de la "descente européenne" au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle.

²¹ Voir à ce sujet une lettre de CAPODISTRIAS, *Journal général de la Grèce*, 3^e année, 1828, ainsi qu'une lettre du directeur de la section archéologique J.-J. DUBOIS (Pyrgos, 8 mai 1829) qui proteste auprès du commissaire de police de la ville de Pyrgos parce qu'il ne suit pas "les ordonnances si sagement rendues par [son] gouvernement", E. G. PROTOPSALTIS, *Documents historiques sur les antiquités* (en grec), Athènes, 1967, p. 89.

²² *Archives de Palingénésie grecque 1821-1832. Les Assemblées Nationales*, t. 2, Athènes, 1973, pp. 134, 188, cité par Angélique KOKKOU, *La sollicitude pour les antiquités en Grèce et les premiers musées* (en grec), Athènes, 1977, p. 49.

²³ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 99. L'auteur cite un extrait de cette lettre, qui se trouve aux Archives Nationales de France, 156 AP Maison 13, dos. 2, Paris, 15 nov. 1828. Pour l'Expédition française de Morée, voir la présentation documentée de St. PAPADOPOULOS, *La Grèce libre et la Mission scientifique de Morée. L'album Peytier* (en grec), Athènes, Banque Nationale de Grèce, 1971.

Mais l'article sur les antiquités ne fut pas le seul qu'il s'avéra nécessaire d'amender. Les interventions des Français concernaient également d'autres domaines. Ainsi les pressions exercées sur Capodistrias le contraignirent-elles à des rectifications analogues dans le domaine économique: on lui demandait de permettre d'importer des marchandises sans taxes, en dépit du fait que l'Assemblée nationale en avait imposé certaines pour subvenir aux frais de fonctionnement de l'État. Frictions et désagréments existaient donc, souvent couverts néanmoins par d'autres initiatives qui équilibraient ces impressions négatives: des témoignages rapportent ainsi que l'armée française distribuait de l'argent aux pauvres, gagnant ainsi leur gratitude.²⁴ Ces sommes provenant de quêtes réalisées parmi les soldats, il est possible qu'elles aient réellement représenté le produit de leur philanthropie, sans l'arrière-pensée d'agir ainsi uniquement pour conquérir l'opinion publique.

Il n'est naturellement pas possible de se référer ici à tous les cas. Toutefois, lorsque nous essayons de tirer des conclusions du nombre restreint d'exemples que nous venons d'évoquer, quelques lignes directrices apparaissent. Si nous admettons tout d'abord que, durant cette période précoce et difficile, les interventions étrangères étaient inévitables, l'impression générale est qu'à cette époque, en dépit de frictions et de réactions, la présence française dans l'espace grec a laissé des traces et des résultats positifs. Peut-être, bien souvent, le peuple n'avait-il pas encore dépassé de séculaires oppositions religieuses – "va-t-en, chien de Franc!", transcrita en grec dans ses *Mémoires* un Mangeart outragé.²⁵ Peut-être considérait-il aussi les étrangers d'un œil méfiant, peut-être ses dirigeants s'indignaient-ils de leurs interventions. Pourtant un rapide coup d'œil permet les remarques suivantes: tant dans le domaine de l'organisation de l'appareil d'État et de l'armée que dans celui de la reconstruction et de la vie sociale et culturelle du pays, l'influence française prend un relief particulier. Ceci n'est pas exclusivement dû à la présence française sur place. Nombreux étaient les Grecs de la diaspora, lettrés et étudiants fréquentant les universités françaises, phanariotes nourris de la culture de ce pays et commerçants voyageant à travers le monde, qui se firent les porte-parole de la culture occidentale. Pourtant, il n'existe aucun doute qu'en Grèce c'est en français qu'étaient imprimés les journaux destinés à informer les étrangers des affaires grecques, que français était le droit commercial que l'on choisit de traduire, que le "Café parisien" de Patras devança l' "Hôtel Grande-Bretagne" d'Athènes, qu'à Nauplie les dames commencèrent très tôt à suivre la mode française et que les romans français pénétrèrent rapidement, en version originale ou en traduction, dans le cercle du

²⁴ Voir à ce sujet V. KREMMYDAS, *art. cit.*, pp. 97-100. Il y rapporte d'autres formes d'intervention des Français dans les finances du pays (droits de douane, perception des droits de mouillage dans les ports du Péloponnèse du Sud occupés par les Français, etc.). Pour les quêtes réalisées par les soldats, l'auteur renvoie au livre de J. MANGÉART, *op. cit.*, p. 320.

²⁵ *Ibid.*, p. 59.

public des lecteurs. Dans tous ces domaines et dans d'autres encore, il faut à juste titre reconnaître l'influence de la présence française en Grèce et la "réception" de l'esprit et de la culture de la France par ses habitants.

Traduit du grec par Édith Karagiannis